

Une extrême maigreur rendait plus remarquable encore sa haute taille, souple comme un peuplier que fouette l'orage.

Il portait la moustache en croc et il affectait d'être toujours vêtu de noir.

Ce jeune homme, d'une nature ardente et sensuelle, avait un goût ou plutôt une passion effrénée pour les plaisirs.

La soif des voluptés avait fait de lui un *Chevalier du Poignard*.

Ses vices se mêlaient d'ailleurs à je ne sais quoi de chevaleresque, et sa bravoure allait jusqu'à la témérité.

Le lieutenant Karl ne devant point jouer un rôle important dans ce récit, nous n'en dirons pas davantage sur son compte.

II. — LE RAPPORT

Denis Poulailler réunissait en lui toutes les conditions requises pour devenir un bandit modèle.

Audace, résolution, sang-froid, rien ne lui manquait.

Nous savons, de plus, qu'il n'avait point de préjugés et que sa conscience était élastique.

Il venait donc d'embrasser, sous la conduite du major, la carrière qui convenait le mieux à une nature vive comme la sienne, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il se distingua dès ses premiers pas dans cette carrière.

Passons rapidement sur un intervalle de quelques mois, afin d'arriver plus vite à des faits d'un plus grand intérêt.

Denis était devenu en quelque sorte le favori et le confident du major, qui ne manquait jamais de le consulter avant d'entreprendre une expédition. Cette confiance et cet attachement du capitaine rendaient Poulailler lieutenant de fait, mais il ne l'était pas encore de droit.

Karl portait le titre de lieutenant et touchait sa double part du butin. Denis, quoique son influence sur le major fût presque sans bornes, n'était considéré que comme un simple membre de la troupe.

Cet état de choses mécontentait également Karl et Denis.

Le premier, parce qu'il se voyait dépossédé complètement de sa supériorité morale et de son autorité.

Le second, parce que sa cupidité s'irritait des avantages pécuniaires accordés au lieutenant.

De là, une haine profonde entre ces deux hommes, haine d'autant plus terrible qu'elle était plus sourde et ne se manifestait par aucun éclat.

Un soir, à table, le lieutenant Karl, emporté par l'ivresse, insulta Denis, pour ainsi dire sans prétexte, et lui jeta à la tête un gobelet rempli de vin.

Denis évita le coup ; mais, rendu furieux par cette brutale agression, il se précipita, un couteau à la main, sur Karl.

Le major fit un signe, et plusieurs hommes séparèrent les deux adversaires.

— Major ! — s'écria Denis — pourquoi m'empêcher de me venger ?... L'insulte que j'ai reçue est mortelle et veut du sang !...

— Elle en aura, — répartit le chef avec le plus grand sang-froid.

— Alors, ordonnez qu'on nous laisse libres !

— Vous le serez dans un instant.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que, entre gens d'honneur, il doit y avoir un combat et non pas une boucherie... On vas vous donner des épées, et vous vous mesurerez loyalement...

— A la bonne heure ! — répondit Denis.

Ce qui fut dit fut fait.

Un homme de la bande alla chercher deux de ces longues et lourdes épées de forme antique, dont aujourd'hui encore les étudiants allemands se servent pour vider leur querelle.

Karl, malgré son incontestable courage, était plus pâle qu'à l'ordinaire.

Chacun des adversaires prit une de ces armes.

Le duel commença.

Il fut court.

A la deuxième passe, Denis clouait le lieutenant contre la muraille comme un gigantesque oiseau de nuit.

Karl vomit le sang, tordit ses membres, et expira sans pousser un soupir et sans prononcer une parole.

— Bien touché, mon fils ! — s'écria le major en s'adressant à Denis, — te voilà lieutenant !...

Ce fut toute l'oraison funèbre de Karl, dont le corps fut emporté sur le champ.

On lava la muraille ensanglantée, on jeta du sable sur la mare de sang qui couvrait le sol, on fit disparaître toutes les traces matérielles de la scène qui venait de se passer, et personne ne songea plus à Karl, remplacé immédiatement dans ses fonctions de lieutenant par Denis Poulailler.

Un an environ après le jour où le nouveau lieutenant avait été admis à faire partie de l'association des *Chevaliers du Poignard*,

vers les dix heures du soir, le signal habituel retentit à l'extrémité de l'avenue souterraine. Le quartier de roc tourna sur ses gonds invisibles ; l'arrivant pénétra dans l'intérieur et se dirigea vivement vers la salle commune.

Cet homme doué d'une finesse et d'une pénétration peu communes, se nommait Roncevaux, et c'était lui que d'habitude on envoyait aux renseignements quand le major avait quelque expédition en vue.

Tout le monde était à table au moment où Roncevaux entra.

Le bandit était déguisé en paysan, et, pour parler le moderne langage des coulisses, il avait fait sa *figure* avec un art si grand, qu'il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ne point le prendre pour un bon gros campagnard, bien lourdaud et bien stupide.

Notons en passant que depuis plus de huit jours la troupe s'endormait dans une complète inaction, et que cette inaction pesait à tout le monde et surtout au major et au lieutenant. Aussi le major demanda-t-il tout aussitôt et avec les symptômes d'une très-vive curiosité : — Eh bien ! Roncevaux... eh bien !... y a-t-il du nouveau ?

— Ah ! pardieu, major !... vous pouvez en jurer hardiment !...

— Une affaire ?

— Oui.

— Bonne ?

— Magnifique.

— Bientôt ?

— Demain.

— Roncevaux, tu es un homme impayable.

— Je le sais, major.

— Maintenant, des détails.

— A l'instant même ; seulement, qu'on me donne à boire, je meurs de soif.

Une main obligeante s'empressa de passer à Roncevaux une cruche remplie jusqu'aux bords de bière mousseuse.

Il la vida d'un seul trait ; puis, la reposant sur la table, il dit : — Maintenant, major, je suis à vos ordres.

— D'abord, — demanda le chef, — d'où viens-tu, et quel chemin as-tu pris depuis trois jours que tu es en route ?

— J'ai suivi les bords du Rhin jusqu'à Goldner...

— Ce petit village qui est à dix ou onze lieues d'ici ?

— Précisément.

— Et une fois arrivé là ?...

— J'y suis resté.

— A l'auberge ?

— Oui, major, à l'auberge du *Faucon blanc*, une petite hôtellerie charmante, et que vous ne tarderez pas à connaître.

— Ah ! diable !... c'est donc là ?

— Qu'il y a un beau coup à faire, oui, major.

— Des détails, Roncevaux, des détails !...

— Major, avez-vous entendu parler quelquefois de Salomon Van Goët ?...

— Le négociant juif de Cologne ?

— Lui-même.

— J'en ai entendu parler cent fois. Il passe pour être immensément riche, pour avoir des correspondants et des comptoirs dans tous les pays du monde, et enfin pour prêter de l'argent aux têtes couronnées...

— Tout cela est vrai, major.

— Soit ; mais qu'y a-t-il de commun entre Van Goët, le fameux marchand juif de Cologne, et la petite hôtellerie du *Faucon blanc* à Goldner ?...

— Il y a cela de commun que maître Van Goët couchera demain à l'auberge du *Faucon Blanc*.

— Ah ! ah !

— Attendez, major, je n'ai pas tout dit et ce n'est pas encore là le beau de la chose... Tandis que le négociant israélite descendra à terre, sa barque restera amarrée dans le petit port, et savez-vous de quoi elle est chargée, cette barque ?...

— Ma foi, non.

— Des plus précieuses marchandises du monde entier... de bijoux d'un prix inestimable et, enfin, de sacs d'argent et de lingots d'or... il y a là de quoi nous enrichir tous d'un seul coup !...

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ? — s'écria le major dont le visage devenait pourpre de joie.

— Sûr comme de mon existence, — répondit Roncevaux.

— Cela me paraît si beau que je puis à peine y croire !

— Ah ! major, ne vous exagérez pas les choses, non plus ! La capture serait splendide, éblouissante, c'est vrai ; mais elle me semble difficile...

— Pourquoi cela ?

— La barque de Van Goët est grande, et d'ailleurs elle est défendue de manière à se trouver à l'abri d'un coup de main. Outre ses huit rameurs, le juif amène avec lui deux commis de confiance et six laquais armés jusqu'aux dents... et vous devez bien penser que tous ces gens-là ne dormiront que d'un œil.

(A continuer.)